

Canada de retenir leurs portefeuilles, forma avec eux une coalition, reconstruisit ce ministère avec l'aide du Colonel Taché lors de la démission de M. Morin et fut éliminé par la démission en masse de tous les ministres et la formation du cabinet Taché-MacDonald en 1856.

Sir Allan MacNab est un homme d'une grande vigueur d'intelligence et de caractère, de manières aimables et d'une grande gaieté dans l'intimité. Sa stature est imposante, sa figure noble et empreinte d'énergie et de fermeté. Il existe deux excellents portraits de lui, l'un par M. Partridge peintre de Sa Majesté, l'autre par M. Hamel. Ce dernier portrait qui n'est guères inférieur à l'autre sous le rapport de la touche et du coloris, est plus naturel et plus vrai et Sir Allan en a jugé de même car c'est d'après le tableau d'Hamel qu'on a fait une lithographie très répandue dans le pays. Sir Allan vient d'être promu au rang de baronnet et doit dit-on, aller achever ses jours en Angleterre près de sa fille, mariée à Lord Bury, ancien secrétaire de Sir Edmund Head.

Les derniers journaux d'Europe s'occupent comme toujours de la guerre de l'Inde où les chances semblent être meilleures pour les armées anglaises, des entrevues de l'Empereur de France et de l'Empereur de Russie à Stuttgart et de ce dernier avec l'Empereur d'Autriche à Weimar. A ces sujets se joint la mort du grand patriote Vénitien, Daniel Manin, président de la république de Venise et mort dans l'exil et de l'exil comme dit si justement une feuille légitimiste de Paris qui contient un éloge du défunt d'autant plus important pour sa mémoire qu'il est plus impartial. Le passage suivant du livre de M. Perrens. "Deux ans de révolution en Italie" fera voir tout ce que peut une idée fixe conçue dans l'enfance et donnera un aperçu de la carrière de cet homme célèbre mort à Paris après y avoir perdu successivement sa femme et sa fille à l'âge de 53 ans.

"Daniel Manin, dit M. Perrens, naquit à Venise en 1804. Elevé par un précepteur sous les yeux de son père, il puisa dans la société de l'un et de l'autre une maturité précoce et un goût marqué pour les spéculations politiques.... Le plus jeune des trois interlocuteurs se montrait le plus calme, le plus prudent, le plus réfléchi. Il ne sortait de lui-même qu'en songeant au dernier dogme de la république de Venise, à ce faible vieillard qui pleurait en entendant le bruit du canon, et qui avait laissé une tache sur le nom de Manin. Le réhabiliter était son désir et son espérance. Il tenait à l'honneur de ce nom, devenu son plus précieux héritage; depuis que, suivant l'usage vénitien, son père, israélite converti, l'avait reçu sur les fonts baptismaux, du frère même du doge, qui avait consenti à lui servir de parrain... Docteur es-lois à dix-sept ans, il se vit obligé d'attendre l'âge légal de vingt-quatre ans pour exercer la profession d'avocat, à laquelle il comptait se vouer. Ces loisirs forcés ne furent point un temps perdu. Il arrêta définitivement ses idées politiques.... Encore qu'il dédaignât de faire partie des sociétés secrètes, il exerça bientôt une grande influence sur ceux qui les composaient. La police autrichienne ne s'y était pas trompée. Elle ne le perdit pas de vue. Voici le curieux portrait qu'elle faisait de lui: "Daniel Manin est estimé pour sa conduite morale, ses talents et son caractère désintéressé. Cependant, à côté de ses belles qualités, on a pu remarquer un caractère hardi, pointilleux, irritable, querelleur et suffisamment rempli de lui-même. Profond légiste, il est très-expert dans l'art oratoire, et sait exposer ses idées avec un ordre et une lucidité admirables."

".... Pour atteindre son but et réhabiliter son nom, il ne pouvait mieux faire que de chasser des langues ces Autrichiens que le dernier doge avait laissés s'y établir. On sait qu'en 1797 l'aristocratie vénitienne, pleine de défiance envers le général Bonaparte, ne voulut pas de l'alliance avantageuse qu'il lui offrait.... Cette faute politique irrita celui qui tenait entre ces mains la destinée de l'Italie, et fut un des motifs qui le décidèrent à signer le fatal traité de Campo-Formio. La sérénissime république devenait ainsi la proie de l'Autriche.

"Depuis ce temps, Venise et ses provinces s'étaient peu à peu habituées au joug allemand; elles en souffraient moins que la Lombardie. Le peuple ne s'occupait pas de politique; la bourgeoisie s'était renfermée plus que jamais dans ses habitudes marchandes et s'accommodait de tout, pourvu que le commerce fût florissant; la noblesse faisait presque cause commune avec l'Autriche. Seuls, les penseurs et de rares patriotes rêvaient d'indépendance et de nationalité italienne. Il fallait donc procéder avec une sage lenteur pour réveiller au fond des cœurs les sentiments généreux. De là cette pensée de lutte légale que Manin conçut à Venise.... Jamais il ne s'avancait d'un pas sans en avoir calculé les conséquences; constamment le Code à la main, il s'étudiait à ne point dépasser les limites étroites dans lesquelles un gouvernement ombrageux avait circonscrit sa liberté d'action."

NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

—Les directeurs du collège Ste. Marie de Montréal ont tout récemment mis une bourse au concours; les élèves des différents collèges de la classe précédant immédiatement celle des belles-lettres y étaient seuls appelés. Le compétiteur heureux devait être hébergé aux frais des directeurs et y terminer gratuitement son cours d'études. Les sujets sur lesquels devait se faire l'examen étaient la première des Catilinaires, le premier livre de l'Enéide, les trois premières parties de la grammaire grecque de Burnouf et des compositions française et latine. Cinq candidats se sont présentés au concours; M. Emilien Paradis, de l'Académie de St. Eustache, est celui dont les efforts ont été couronnés de succès.

—En parlant de l'accroissement des dépenses qui s'y font pour l'instruction publique, le préfet de Paris s'exprime ainsi: "Le développement qu'acquiert l'instruction primaire a donné lieu à de nouveaux engagements que je n'hésite pas à vous soumettre, sûr que je suis d'avance que leur accomplissement rencontrera votre approbation. Le nombre des écoles et des instituteurs s'est rapidement augmenté depuis quelques années. En 1852, Paris comptait 269 écoles, 530 instituteurs et 48,534 élèves; la dépense alors encourue était de 1,306,868 fr. Maintenant le nombre des écoles est de 286, celui des instituteurs de 601 et celui des élèves de 53,607. Le budget de 1858 pour l'entretien de ces écoles se monte à 1,732,411 fr. dont vous vous empresserez, je n'en doute pas, de sanctionner l'emploi."

—M. Cornish, B. C., de Londres, a été appelé à la chaire de littérature anglaise et M. Johnson, gradué du collège de la Trinité à Dublin, à celle des mathématiques, à l'Université McGill. M. Markgraf, professeur de langue allemande, a été nommé bibliothécaire et assistant secrétaire.

—M. Paul Stevens, ancien rédacteur de la *Patrie* et auteur d'un volume de fables en vers, vient d'être nommé professeur de littérature au collège de Chambly. M. Stevens est né en Belgique.

—M. l'abbé Aubry, qui a été durant plusieurs années professeur de théologie au Séminaire de Québec et dernièrement attaché comme archidiacre à l'évêché des Trois-Rivières, a repris ses premières fonctions de professeur au collège de Ste. Thérèse de Blainville. Avant de quitter les Trois-Rivières, il a reçu une lettre d'adieu signée par tous les notables de la ville. M. Aubry a été, pendant bien des années, directeur du collège ou Petit Séminaire de Québec, et, comme l'a remarqué l'éditeur du *Journal de Québec*, bien des hommes publics dans le Bas-Canada se rappellent avec plaisir le temps où ils étudiaient sous sa bonne et habile direction.

—Il y a en Angleterre soixante écoles des arts soutenues aux frais du trésor public, qui rétribue les professeurs, pourvoit au payement des bourses et à l'entretien des élèves-maîtres. L'école-mère de Marlborough a absorbé l'an dernier, en salaires, la somme de £1,920 et £2,731 pour l'instruction des élèves-maîtres. En 1851, il y avait dans les écoles de dessin, 3,296 élèves, coûtant chacun à l'état £3 2s 4d. En 1852, quand fut inaugurée l'école des arts, 5,501 étudiants coûtaient chacun £2 8s 2d; en 1853, le nombre des élèves s'élevait à 17,209, coûtant chacun £1 4s 4d; en 1854, 22,154 coûtaient chacun £1 3s 4d, et en 1855, 31,455 étudiants causaient chacun une dépense de 16 2d.

—Le progrès que fait l'éducation populaire dans l'Etat du Connecticut s'y manifeste d'une manière bien évidente. On y construit de meilleures écoles, on y emploie de meilleurs instituteurs et l'uniformité dans un meilleur mode d'enseignement va contribuer à mettre les écoles sur un pied tout-à-fait convenable. "Il n'y a pas longtemps encore, dit le *Connecticut Common School Journal*, que nos écoles n'avaient qu'une existence nominale. Les maisons d'école et leurs dépendances étaient dans le plus triste état qui se put voir. Nous payions un mince salaire à de pitoyables instituteurs. L'uniformité qui doit régner dans l'enseignement n'existait nulle part; dans un grand nombre d'écoles, il y avait variété même dans les quelques livres dont on faisait usage. L'indifférence des parents et l'apathie universelle prédominaient. Les ténèbres planaient sur l'état et une obscurité profonde enveloppait les écoles communes. Mais grâces soient rendues aux Barnard, aux Philbrick, aux Camp et aux autres amis de l'éducation populaire; ils se sont, le flambeau de la lumière en mains, plongés au milieu de ces ténèbres et leurs efforts ont fini par les dissiper."

—M. Faure, nouvellement arrivé d'Europe, vient d'être nommé professeur à l'Académie de Berthier (en haut). Les directeurs de cette institution sont aussi à la recherche d'un professeur anglais et paraissent disposés à faire tout leur possible pour réparer la perte sérieuse qu'ils ont subie par la nomination de leur ancien principal, M. Devismes, au professorat de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. M. Faure est natif de Bretagne, et a enseigné à Limoillon, près de l'ancienne maison seigneuriale de Jacques-Cartier, dont il a été heureux de retrouver une rue dans une des premières livraisons du *Journal de l'Instruction Publique*. Madame Faure, dont les parents ont habité Miquelon, est d'origine canadienne.

—L'Empereur des Français a publié un nouveau décret réglementaire pour la maison impériale de St. Denis, destinée, comme on sait, à l'éducation des filles des membres pauvres de la Légion d'Honneur. Ce décret contient les articles suivants:

"La religion est la base de l'enseignement.

"Les élèves entendent la messe tous les jours; il y a, les dimanches et fêtes, la grand'messe, les vêpres et une instruction à la portée des élèves.

"Les offices sont chantés par les élèves.

"Les élèves reçoivent des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, de grammaire, d'histoire, de botanique usuelle, et les leçons de danse nécessaire à leur maintien et à leur santé.

"Elles peuvent aussi, suivant leur aptitude, recevoir des leçons de musique et de dessin.

"Les élèves font leurs robes, leur linge et celui de la maison."

Nous attirons sur ce dernier article l'attention des pères de famille. S'il était un peu plus en vigueur dans le pays, les mémoires des modistes et des lingères ne seraient peut-être pas aussi florissantes; mais bien des familles ne s'en trouveraient que mieux.